Donald Trump et l’ère du mal

Par Frank , 2 novembre 2026

Donald Trump et l’ère du mal

Comment Trump utilise le pouvoir pour normaliser l’égoïsme et la cruauté



Écrit par Chris Hedges | Lu par Eunice Wong

Selon toutes les normes morales, Trump est dépravé. Mais lorsqu’il est investi du pouvoir de l’État, il descend à un autre niveau — celui du mal. Donald Trump présente les traits caractéristiques classiques des psychopathes : un charme superficiel, la mégalomanie et une importance démesurée accordée à sa propre personne, un besoin constant de stimulation, une propension au mensonge, à la tromperie et à la manipulation, ainsi qu’une incapacité à éprouver des remords ou de la culpabilité. Mais est-il véritablement mauvais ?

Si, comme l’écrit la philosophe Susan Neiman, le mal n’est pas simplement

le contraire du bien, mais lui est fondamentalement hostile, et si son objectif consiste à détruire toutes les distinctions morales, alors Trump correspond à la définition du mal. Pour Trump, la morale est une affaire de perdants. Toute existence est transactionnelle. L’intérêt personnel et l’enrichissement individuel prennent le pas sur toute autre considération. Personne d’autre ne compte. Dans son nouveau livre, *Call It Evil: Understanding the Trump Era,* Neiman soutient que le mal « n’est pas tant la cruauté que quelque chose de bien pire : les idées qui permettent à la cruauté de devenir ordinaire ».

Elle poursuit : Il existe une différence entre qualifier une action de mauvaise, au sens du mal, et en qualifier une autre de crime. Pour les crimes, nous disposons de procédures — au moins pour les punir, sinon pour les prévenir. Cela signifie qu’un crime peut, d’une manière ou d’une autre, trouver sa place dans l’ensemble de notre expérience. Qualifier une action de mal, en revanche, revient à suggérer qu’elle ne peut pas y trouver sa place — et qu’elle menace ainsi la confiance dans le monde dont nous avons besoin pour nous y orienter. Aucun panneau ne marque la frontière entre le mal et l’horreur. Nous parlons de mal lorsque nous restons bouche bée, saisis par le sentiment qu’une limite vient d’être franchie.

Trump franchit les limites les unes après les autres. Il déclenche des guerres sur un coup de tête. Il s’enrichit, lui et sa famille, grâce à des montages liés aux cryptomonnaies, qui lui auraient rapporté plus d’un milliard de dollars. Il ordonne des assassinats et l’enlèvement de chefs d’État. Il utilise des milliards de dollars provenant des contribuables pour soutenir le génocide en Palestine et, depuis janvier 2025, a autorisé plus de 20 milliards de dollars de nouvelles ventes d’armes à Israël. Il démantèle les administrations publiques destinées à venir en aide aux plus vulnérables, tout en gonflant le budget militaire. Il constitue des forces paramilitaires échappant aux règles habituelles afin de terroriser les citoyens et les immigrés. Il attaque les médias d’information et tente de les censurer.

En somme, il fait ce que font tous ceux qui commettent le mal. Il favorise l’émergence d’un monde où plus rien n’est sacré et où la démocratie et les vertus civiques n’existent plus. Les notions d’équité, de décence, de justice et d’empathie sont réduites à néant par l’administration Trump. Sa menace d’anéantir l’Iran — autrement dit, de commettre un génocide — proclamée, comble de l’ironie, aux Nations unies, est accueillie avec indifférence par une opinion publique rendue

insensible par son vide moral.

Neiman écrit : Lorsque la suprématie de l'intérêt personnel est érigée en réalisme de bon sens plutôt qu'en simple idée philosophique, les facultés morales telles que l'empathie et la honte deviennent non seulement naïves, mais également suspectes. Les sadiques existent et provoquent d'innombrables souffrances. Mais les formes de mal les plus répandues découlent de la conviction que seuls les imbéciles croient en autre chose que leur propre avantage.

Les institutions censées protéger la démocratie, préserver les vertus civiques et favoriser l'égalité — notamment les tribunaux, les cabinets d'avocats, les universités et les médias, tous passés sous l'influence de la classe des milliardaires — se sont rapidement agenouillées pour s'attirer les faveurs de la Maison-Blanche de Trump. Les géants de la Silicon Valley l'ont couvert, lui et sa campagne électorale, de millions de dollars. Les vertus que ces institutions et ces personnalités prétendaient défendre ont été abandonnées sans hésitation. Elles ont ainsi démontré que ces prétendues vertus n'étaient rien d'autre que des arguments de communication, une mise en scène, une imposture.

Aux yeux d'une opinion publique en colère, l'avidité et la cruauté ouvertement affichées par Trump sont préférables à l'hypocrisie habilement dissimulée des responsables politiques, républicains comme démocrates, qui l'ont précédé. Il ne participe pas à leur comédie de l'empathie feinte. En réalité, il semble totalement incapable d'empathie. Dès lors que la morale est considérée comme une affaire d'imbéciles, la vertu perd toute signification. Dès que nous croyons devoir nous emparer de tout ce que nous pouvons obtenir, même aux dépens de ceux qui nous entourent, nous nous abandonnons au mal.

« Contrairement au reste d'entre nous, il manifeste en permanence précisément cette combinaison de motivations dont on nous affirme qu'elles constituent les véritables forces qui déterminent le comportement humain », écrit Neiman à propos de Trump. Il ne semble pas non plus comprendre qu'il existe d'autres motivations. Bien qu'il reconnaisse que les autres — autrement dit, les perdants à ses yeux — possèdent des normes, il ne comprend pas comment celles-ci fonctionnent et peuvent inciter les individus à faire passer leurs principes avant leur intérêt personnel afin de les respecter.



En se comportant sur la scène internationale à l’image

des gènes impitoyables décrits par Richard Dawkins, il a attiré des millions de partisans qui affirment admirer son authenticité. Cela ne signifie pas que ses partisans soient méprisables. Ils ne sont peut-être pas mauvais du tout. Mais dans un monde où l’intérêt personnel implacable est habituellement dissimulé sous des apparences rassurantes, ils trouvent sa franchise rafraîchissante. On leur a si souvent répété que les individus cachent l’intérêt personnel brut qui, en réalité, fait fonctionner le monde, qu’ils éprouvent un soulagement à voir un homme qui ne cherche jamais à le dissimuler.

Le pire des maux, soutient Neiman, « pourrait bien être la négation du mal — ainsi que le mépris de toute forme de bonté susceptible de s’y opposer. Lorsque l’intérêt personnel devient le fondement de la raison, le mal n’a plus besoin de se justifier. Il est déjà pris pour de la rationalité. » Ce mal nous entraîne sur la voie bien connue du fascisme. C’est Mark Milley, président du Comité des chefs d’état-major interarmées des États-Unis pendant le premier mandat de Trump, qui nous avait mis en garde en qualifiant Trump de « fasciste jusqu’au plus profond de lui-même ».

Les médias — trop lâches pour qualifier Trump de fasciste — préfèrent employer le terme « autoritaire ». Neiman souligne que ce mot peut sembler plus supportable, mais qu’il « ne rendra pas le fascisme plus supportable ». **À propos de l’autoritarisme, elle observe :** C’est un terme qui peut être utile pour décrire certains professeurs allemands et les formes les moins brutales de régimes militaires latino-américains.

Mais comment qualifier un pays où des hommes masqués déportent des personnes vers des régions désolées qu’elles n’ont jamais vues ? Où des troupes de combat occupent de grandes villes et tirent sur des citoyens qui manifestent pacifiquement ? Où un gouvernement contraint les médias, les universités et d’autres pays à se plier

à sa volonté ? Où une armée réduit des pêcheurs en morceaux sur la base des justifications les plus dérisoires, avant de déclencher des guerres du type de celles que le Tribunal militaire international de Nuremberg a condamnées ?

Comme ce tribunal l'a déclaré en 1946 : « Déclencher une guerre d'agression n'est pas seulement un crime international ; c'est le crime international suprême, qui ne diffère des autres crimes de guerre que parce qu'il contient en lui-même tout le mal accumulé de l'ensemble de ces crimes. » Il serait facile de poursuivre cette énumération, mais compter les crimes est inutile. Avant même que ces mots soient publiés, l'administration aura trouvé d'innombrables nouvelles façons de bafouer l'État de droit.

Nous sommes dans une situation extrêmement grave.

La décomposition morale de notre société a commencé bien avant Trump. Il en est l'aboutissement logique. Il représente l'apothéose d'une culture dans laquelle l'avidité, l'exploitation et l'intérêt personnel — les principes fondamentaux du néolibéralisme — sont présentés comme les forces déterminantes de l'existence humaine. Nous devons résister tant qu'il en est encore temps. Mais pour cela, nous devons nous réapproprier le langage du bien et du mal. Nous devons avoir le courage de faire des choix moraux et d'accepter le sacrifice personnel. Nous devons nommer la noirceur qui se dresse devant nous et ne pas détourner le regard du monolithe fasciste qui est en train de se consolider. Nier ces vérités et refuser de défier le mal garantira notre asservissement.

Dire ces vérités et se tenir aux côtés des opprimés et des marginalisés, même au prix de notre propre sécurité financière et physique, nous rendra libres.

Article original : Donald Trump and the Age of Evil — The Chris Hedges Report

https://youtu.be/RFdhjeajnPU